

de l'antiquité, vient d'ailleurs confirmer cette importante vérité.

D'un autre côté, l'homme est si faible, si borné, que, dès qu'il s'isole, au lieu d'augmenter en science et en sagesse, il recule, il perd du terrain : nous en voyons la preuve dans l'histoire des premiers habitants de la Gaule et de l'Amérique : entre ces hommes de la nature, point de liens sociaux ; pour eux, point de patrie ; aujourd'hui ils sont ici, demain vous les verrez là-bas, errant au hasard et cherchant à détruire tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Aussi, nous offrent-ils la réalisation la plus complète du proverbe qui dit : " Pierre qui roule n'amasse pas mousse."

IV.

Ce qui étonne en lisant l'histoire de toutes les nations, c'est de voir combien peu ont su et pu conserver longtemps leur indépendance. Nous semble-t-il, en effet, qu'une nation est heureuse, qu'elle commence à jouir de quelques moments d'un repos bienfaisant, d'une liberté salubre, d'un bonheur pur, tranquille, qu'aussitôt nous la voyons devenir la proie de quelque chef de bandes. Il y a là quelque chose qui fait plus que surprendre, qui indigne même au premier abord ; mais l'examen réfléchi des faits amène bientôt d'autres idées, d'autres sentiments. Au milieu des changements incessants des empires, il est facile d'apercevoir quelque chose de plus qu'un simple effet du hasard ; la main toute-puissante de Dieu est là. Une nation change-t-elle de maîtres ? c'est toujours, ou en punition de ses défauts et de ses vices, ou en récompense de ses qualités et de ses vertus. Et nous croyons que l'histoire universelle en main, il nous serait facile de prouver cette allégation.

V.

Les Celtes suivirent la loi presque commune ; c'est-à-dire qu'ils ne conservèrent pas toujours leur immense territoire et leur chère indépendance.

Quelques aventuriers grecs, partis de la Phocée 600 ans avant J. C., vinrent la même année dans la Gaule et y jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent *Massalia* : c'est la Marseille d'aujourd'hui.

Les Grecs surent si bien profiter des avantages énormes que leur donnait sur les Celtes la connaissance des lettres, des sciences et des arts ; ils usèrent de tant de ménagements, ils agirent d'abord avec tant de douceur, qu'au bout de quelques années ils possédaient déjà, autour de leur ville, une langue de terre considérable que leur avaient cédée amicalement leurs trop généreux voisins.

Non contents cependant des acquisitions

importantes de territoire que chaque année ils faisaient soit par une voie, soit par une autre, ils poussèrent l'ingratitude jusqu'à prendre les armes contre ceux à qui ils devaient toute leur puissance. Le sort leur fut d'abord favorable ; mais un beau matin qu'ils s'étaient aventurés un peu loin sur le territoire de leurs voisins, ils furent repoussés avec des pertes telles, qu'ils jugèrent aussitôt que seuls ils ne viendraient jamais à bout d'accomplir leurs pervers desseins.

VI.

Ce que nous venons de raconter se passait vers l'an 125 ou 121 avant J. C.

Rome était alors presque au faite de sa grandeur et de sa puissance ; ses légions, inactives depuis quelque temps, demandaient à grands cris un nouveau champ à de nouveaux exploits. Aussi, quelle ne fut pas la joie des Romains quand les Massaliotes, désespérés de pouvoir pousser plus loin l'agrandissement de leur territoire, leur envoyèrent demander du secours.

En quelques jours, une armée nombreuse et aguerrie, commandée par le consul Fulvius Flaccus, se rendit à l'appel des Grecs Phocéens. Devant de si puissants ennemis, quelques tribus avoisinant Marseille durent céder, après, néanmoins, avoir accompli des actes d'un courage presque héroïque.

VII.

L'amour du lucre tout autant que celui de l'honneur avait conduit les Romains dans la Gaule ; aussi les Massaliotes ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'au lieu d'alliés ils s'étaient donnés des rivaux, qui plus tard, peut-être, les subjugueraient. Leurs provisions étaient fondées.

Soixante-quinze ans se sont à peine écoulés, en effet, depuis le jour où, répondant à l'appel des Massaliotes, les Romains ont mis le pied pour la première fois sur le sol de la Gaule, et chaque année les Celtes n'ont cessé de perdre du terrain, et les Massaliotes ont vu leur puissance menacée jusque dans ses fondements mêmes. Il ne fallait plus pour déterminer les Romains à s'emparer des riches contrées que baignent la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône et la Saône, qu'un prétexte, et ce prétexte ne se fit pas attendre bien longtemps.

Ennuyés de vivre dans leurs montagnes abruptes et pittoresques, les Helvètes (habitants de l'Helvétie, la Suisse actuelle) plient leurs tentes, environ 58 ans avant J. C., rassemblent leurs troupeaux et viennent chercher fortune à l'ouest des Alpes. Or, ils débouchèrent justement sur le territoire romain. C'était assez, en vérité, pour engager César à paraître à son tour dans la Gaule. Il y vint